Myriam Marrache-Gouraud. « *Hors toute intimidation* ». *Panurge ou la parole singulière*. Travaux d'Humanisme et Renaissance, 374; Études Rabelaisiennes, 41. Genève, Droz, 2003. P. 427.

Le sens à donner à ce titre est expliqué en une conclusion qui met en valeur l'importance des problèmes posés, l'originalité et la pertinence de la méthode, et l'efficacité des instruments d'analyse de Mme Marrache-Gouraud : « *Hors toute intimidation* » est la formule qui présente l'attitude hardie de l'écrivain. Elle n'est pas revendiquée par un personnage de roman, ni par Alcofribas, ni par *l'Auteur* présent dans sa fiction, mais par François Rabelais, médecin, homme politique et homme de plume engagé dans son temps, qui définit ainsi sa mission dangereuse à l'intention de son protecteur et défenseur. Quant à l'expression *la parole singulière*, elle résume la conclusion de M. Marrache-Gouraud qui s'émerveille d'une originalité infinie, et, en même temps, elle définit sa méthode, qui part de la parole de Panurge pour comprendre sa fonction dans l'œuvre. En effet, la première des trois parties de la thèse (chapitres 1 à 4) aura pour objet de « rendre la parole » à Panurge, à « trouver sa voix », et cette étude de l'expression originale (langue, style, fonction de narrateur) interagira évidemment à nouveau dans les chapitres suivants par exemple avec la présentation des jargons, des dialogues, du bavardage.

Les quelques pages qui situent le problème sont quelque peu provocantes, consistant en une revue simpliste des positions et des méthodes de la critique antérieure. Tout critère moral, psychologique, philosophique est refusé *a priori* ... pour son apriorisme ; même l'approche littéraire et textuelle d'un François Rigolot, découvrant le lyrisme dans l'obscénité, fausserait la lecture. On peut certes juger caricatural de dénier ainsi aux Rabelaisants leur esprit *rabelaisien*, fait de sympathie et de sagacité, d'autant que la définition de la tâche à accomplir (« il convient de déceler le ludique dans la bigarrure, un sens dans les apparentes pertes de sens ») n'apparaît pas vraiment comme une voie révolutionnaire ou inédite. Mais on s'aperçoit rapidement que ce serait un tort que de s'arrêter à ce proème dont la maladresse révèle une passion juvénile : le livre sera une *thèse*, au vrai sens du mot, une prise de position argumentée. Une panurgodicée comme d'autres conduisent une théodicée.

La première partie étudie donc le « style » de Panurge, au sens large qu'un Roland Barthes pouvait donner à ce terme. Nous approfondissons l'idée que Panurge fonde un pacte énonciatif dès sa première présentation, lors de laquelle il se caractérise explicitement en choisissant comme langue primordiale sa langue naturelle, le français de Touraine ; ce témoignage est finement interprété comme l'inverse de celui du Limousin latiniseur, et comme celui qui permettra la dénonciation directe de tous les conseillers incornifistibuleurs. Mais c'est une parole singulière qui est discernée dans l'usage de cette langue. Au delà du pastiche déstructurant, l'accent est mis sur l'irréductible bizarrerie d'un discours polymorphe, présenté de façon suggestive comme les figures

grotesques *en marge* des manuscrits, *au rebours* des valeurs admises. M. Marrache-Gouraud montre comment la parole de Panurge se différencie de celle des autres personnages romanesques et de celle du narrateur, dont il usurpe parfois la fonction. Même son silence, lorsqu'il a le rôle d'auditeur, est ressenti comme un espace libre qui suscite bavardages et jargons. Non seulement la rhétorique de la sornette fait vaciller les assertions les plus sérieuses en apparence, mais surtout nous comprenons comment une sophistique éhontée démolit les types d'élocution les plus efficaces dans la mentalité commune, en suggérant leur illégitimité. Une copia dé-routante, dé-concertante, s'épanouira en un enthousiasme dionysiaque enfin entraînant. La conclusion est que cet emploi marginal de la langue, et de tous les signes en général, confère à Panurge un franc-parler déstabilisant pour toute valeur installée en marge de la marge où il s'exprime.

La seconde partie de la démonstration part de cette analyse de l'expression pour nous conduire à celle de la signification qu'elle est censée comporter. Panurge grimace, gesticule, choisit un vêtement ou un tableau selon des codes multiples et équivoques qui ont pour effet de remplacer les liens sémiotiques usuels par d'autres liaisons tout aussi arbitraires. Mais la position du marginal ne se limite pas à ces singeries, à cette attitude provocante ; dans la marge du texte, Panurge annote le discours d'autrui, travaille à en décrypter les appels et les messages. Sa faiblesse est d'accorder sa confiance à des paroles obscures, contradictoires et surtout à des discours sclérosés dans leurs conventions.

Cette seconde partie est donc essentiellement consacrée à la « lecture », c'est-à-dire aux problèmes de sémantique et de sémiotique que pose l'attitude « insolente » de glossateur acrobatique, d'interprète contestable des signes énigmatiques, prise par Panurge, notamment au *Tiers Livre*. Il essaie de comprendre ses interlocuteurs et de se faire comprendre d'eux ; comme le fait remarquer M. Marrache-Gouraud, ses sophismes et ses préjugés ne sont pas plus abracadabrants que les leurs, même lorsqu'il s'agit de sages qui lui reprochent sa philautie, la paille qui brouille son regard, sans percevoir la poutre qui obscurcit leur propre vue. Ce même amour de soi explique la bizarrerie qui règne dans les bavardages et les jargons de respectables conseillers ou de prestigieux oracles. L'apparent consensus des réponses données à la question centrale du *Tiers Livre* ne fait qu'accentuer la cacophonie de ces ritournelles. Le sens « ricoche », échappant à la prise. La recherche du sens lance au préalable une réflexion sur le sens du dialogue. Pour M. Marrache-Gouraud, l'action romanesque et dramatique évolue sur le terrain métalinguistique. L'erreur de Panurge aura été de confondre les questions sur l'Énigme de l'homme et de sa destinée avec quelque Jeu des cent énigmes pour se distraire en société. En « bon topiqueur », il manipule les signes et fait circuler le sens plus agilement qu'aucun des personnages du roman, ce qui l'amène à se fourvoyer en toute sorte d'écarts, s'engageant sur une voie parallèle pour préparer l'escapade divergente, cabriolant entre les issues possibles permises par l'énoncé implicite.

Pour inaugurer la troisième partie de son raisonnement, Myriam Marrache-Gouraud adopte maintenant la méthode des « sourciers », mais en évitant d'en partager ce simplisme réducteur dont elle avait signalé le danger dans son introduction. En effet, elle démontre que Panurge est apparenté, sans jamais leur être assimilé, aux types littéraires du fou et du gueux, ses prédécesseurs, et à celui du héros picaresque, son héritier. S'il se métamorphose sans cesse, revêtu à la fois des attributs du fou et de ceux du gueux, c'est sans partager leur condition et surtout sans se conformer aux limites de leurs rôles conventionnels. Le non-conformisme de ses attitudes le protège de l'assimilation à des stéréotypes littéraires du non-conformisme ; sa parenté avec Hermès ou Ulysse n'est pas envisagée, tandis qu'il est mis en relation détaillée avec l'image et les fonctions de la Lanterne des proverbes.

M. Marrache-Gouraud confie qu'elle s'intéresse avant tout aux « mécanismes opératoires », aux jeux subtils d'un esprit agile ; elle se réjouit visiblement à l'analyse de la disparate des langages et de la profusion des fonctions de son héros. Le risque aurait été grand de s'arrêter à ce limpide démembrement d'un automate dont elle a expliqué le surprenant fonctionnement et les amusants soubresauts en reconstituant les formules de ses composants. Heureusement, après cette autopsie, se reconstitue l'unité du protagoniste, finalement considéré comme un *personnage*, avec l'épaisseur charnelle et sociale et la complexité énigmatique qui caractérisent la personne et non plus seulement le *rôle* : « Panurge est sans doute pour Rabelais le personnage le moins enfermé dans un système » (p. 301). Une remarque fondamentale explique la vitalité et, au finale, la permanence du personnage intrigant : l'*itinéraire* fait partie de son existence aussi bien spirituelle que corporelle, il la structure : « la distance joue un rôle dans le contenu du dialogue ». Si « c'est surtout par les mots que se distillent la folie et la fourberie de Panurge », c'est que la parole est un substitut de l'action évitée car trop imprudente ; ainsi se nuancent les considérations sur l'altérité radicale de sa recherche herméneutique.

Sur le plan de l'œuvre romanesque, M. Marrache-Gouraud retrouve la crédibilité du personnage de Panurge dans ce qui constitue sa sociabilité, dans la conjonction qu'il réalise en lui des deux valeurs contradictoires — l'excentricité qui développe son originalité —, et la solidarité avec ses « copains » (au sens des héros du roman éponyme de Jules Romains) : « utile et agréable », il est aimé de ses amis non en tant qu'instrument mais pour lui-même, en tant que fin. C'est à son instigation que l'action progresse (c'est-à-dire qu'elle s'égare) ; il prétend que c'est de lui « qu'il faut conseil prendre », mais la sagesse de ses compagnons ne parvient pas à entraver ses initiatives imprudentes, sa « dérive par rapport aux valeurs reconnues ». Seul le silence de Pantagruel est garant de l'arrêt de ses inepties. Mais sa forfanterie « ne reçoit pas toujours la caution des géants tant sa voix rest[e] délibérément étrangère à une quelconque sagesse, même temporaire » (p. 351). D'importants développements

sur les « complicités internes » notamment avec le moine Frère Jean et le savant Épistémon, sont consacrés à ces personnages dont les fonctions romanesques sont analysées en détail ; il en ressort que Panurge garde la prééminence dans le rôle actantiel du perturbateur.

Pour unifier ces figures de la marginalité incarnées en Panurge, M. Marrache-Gouraud utilise avec intelligence une image qui est pour elle plus qu'une comparaison commode, mais bien un instrument heuristique, d'analyse pour ainsi dire anthropologique de la curiosité ludique que Rabelais aimerait voir élire par ses lecteurs : si ce sont les possibilités infinies d'adopter des rôles qui font exister ce personnage, déconcertant par ses survenues inopinées, et inquiétant car toujours en embuscade, il exerce dans le jeu social la fonction qui est aux cartes celle du Joker, le Fou du tarot. Ce motif est lui-même apparenté au Nemo des facéties en latin, à ce Non-être qui disparaît dans le discours du seul fait qu'il y est énoncé, et dont la simple mention excuse les fautes et donne à entendre des pensées communément interdites. Telle est donc la position critique qui oriente les analyses de M. Marrache-Gouraud vers leur conclusion : « Formons l'hypothèse que Panurge représente pour Rabelais le rôle du Mat du Tarot [...]. Pantagruel, l'énonciateur provocateur radicalement excentrique est la carte dont joue l'auteur lorsqu'il ne peut avancer seul » (p. 380). La thèse est animée par cette théorie ingénieuse qui interprète les rapports de l'écrivain avec son personnage comme la stratégie du maître du jeu confronté aux aléas de son œuvre créatrice. C'est Panurge qui autorise son Géniteur à se mettre au travail « *hors toute intimidation* » ; sa parole insensée est celle d'un être de fiction, détaché de l'ironie de son inventeur.

Cet ouvrage, riche et complexe, est clairement présenté : l'usage intelligent des titres et des sous-titres facilite la relecture, tout comme une impeccable Bibliographie de 18 pages et l'Index nominum, de Achates à Zupnick. On se plaît à vagabonder parmi une foule d'analyses conduites avec alacrité dans une langue simple et élégante, et une suggestive Table des Chapitres Étudiés sera utile pour les relectures partielles de ce bel ouvrage ; le chercheur qui se référera à telle ou telle de ces explications prendra goût à les replacer dans la suite de la démonstration.

Une fois encore, on regrettera que, désormais, les éditeurs comme les directeurs de travaux aient renoncé à demander aux auteurs de transformer leur thèse en un livre. L'agrément de la lecture aurait été considérablement augmenté par un travail de style consistant à annuler les longueurs en ne gardant que ces formules dont la pertinence frappe l'esprit, à condenser les exposés monographiques qui nous écartent du fil de la démonstration, à éviter les redites, qui ont l'avantage d'insister sur des remarques intelligentes et originales, mais qui interfèrent inutilement dans la netteté du raisonnement. Les résultats de ce travail passionnant doivent désormais être pris en compte par les chercheurs, mais sa diffusion aurait certainement profité d'une édition d'épaisseur moins

intimidante : pour renouveler les études sur l'ensemble des langages de Rabelais, il a suffi à F. Rigolot d'un livre définitif de 186 pages élaboré à partir d'un mémoire de Ph.D. de 339 pages.

GUY DEMERSON, *Université de Clermont-Ferrand*

Thomas Hunkeler. *Le vif du sens. Corps et poésie selon Maurice Scève*. Coll. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance ». Genève, Droz, 2003. P. 328.

La critique n'est guère habituée à entendre parler d'une « pensée du corps » chez Maurice Scève. Pour la plupart des exégètes de la *Délie*, en effet, que leur approche soit philosophique ou psychologique, le corps est un obstacle à franchir pour s'élever vers un idéal. Il suffit de citer rapidement trois exemples. Pour Jerry C. Nash, Scève invite le lecteur à revivre avec lui, dans la *Délie*, une lente et pénible ascension. L'obscurité de son langage n'est alors qu'une étape dans ce processus, une *via negativa* qu'il s'agit de dépasser pour atteindre la contemplation de l'ineffable (*The Love Aesthetics of Maurice Scève: Poetry and Struggle* [Cambridge University Press, 1991]). Cynthia Skenazi redonne, elle, une intentionnalité profondément chrétienne à l'approche néo-platonicienne : le poète puise chez saint Paul les éléments de sa conversion finale à la vie spirituelle (*Maurice Scève et la pensée chrétienne* [Droz, 1992]). Quant à la critique post-moderne, dont Nancy Frelick représente sans doute le versant le plus intéressant, l'obscurité légendaire de la *Délie* s'explique par la dérive incontournable des signifiants, eux-mêmes produits d'une névrose justiciable d'analyses lacaniennes (*Délie as Other: Towards a Poetics of Desire in Scève's Délie* [French Forum, 1994]).

Il faut donc saluer l'entreprise de Thomas Hunkeler qui va chercher chez les anatomistes (André Vésale) et les physiologues (Jean Fernel) du XVI^e siècle une riche documentation qu'une critique fixée sur la tradition philosophique et littéraire avait un peu oubliée. Jean Céard, certes, avait déjà montré que Scève était parfaitement au courant de la physiologie et de la psychologie de son temps (« Sens, cœur, raison, mémoire dans *Délie* », in *Lire Maurice Scève*, éd. F. Charpentier, *Cahiers Textuel* 33/44, 1987, p. 15–25). Thomas Hunkeler va plus loin et nous montre que, loin de paraître inutile, le détour par l'histoire de la médecine, en particulier la doctrine des « esprits » et des « humeurs », permet d'offrir un cadre scientifique dont la vraisemblance finit par s'imposer pour resituer la place du corps dans les œuvres de Scève et, par conséquent, le sens qu'il convient de leur attribuer. Ceci ne veut pas dire qu'il faille abandonner l'héritage pétrarquiste et néo-platonicien ; en fait, il convient d'en relire les textes fondateurs afin de mieux comprendre le rôle qu'y joue la pneumo-